

Photos téléchargeables sur
WWW.MARSDISTRIBUTION.COM et WWW.INDIGENES-LEFILM.COM

LE CERCLE NOIR POUR **ELLE** PHOTOS : ROGER ARPAJOU - DOCUMENT NON CONTRACTUEL



INDIGÈNES

JEAN BRÉHAT, RACHID BOUCHARÈB ET JAMEL DEBBOUZE PRÉSENTENT



FESTIVAL DE CANNES

PRIX D'INTERPRÉTATION MASCULINE

JAMEL
DEBBOUZE

SAMY
NACERI

ROSCHDY
ZEM

SAMI
BOUAIJILA

BERNARD
BLANCAN

INDIGÈNES

UN FILM DE
RACHID BOUCHARÈB

DISTRIBUTION : Mars Distribution

1, place du spectacle
92863 Issy-les-Moulineaux Cedex 9
Tél. : 01 71 35 11 03
Fax : 01 71 35 11 88

PRESSE : François Guerrar / Anaïs Lelong

36, rue de Ponthieu - 75008 Paris
Tél. : 01 43 59 48 02 / 03
Fax : 01 43 59 48 05
guerrar@club-internet.fr

AU CINÉMA LE 27 SEPTEMBRE

durée : 2h08

Synopsis

1943.
Ils n'avaient encore jamais foulé le sol français, mais parce que c'est la guerre, Saïd, Abdelkader, Messaoud et Yassir vont s'engager comme 130 000 autres «Indigènes» dans l'armée française pour libérer «la mère patrie» de l'ennemi nazi. Ces héros que l'Histoire a oubliés vaincront en Italie, en Provence, et dans les Vosges, avant de se retrouver seuls à défendre un village alsacien contre un bataillon allemand.





Armée d'Afrique par Bernard Genin

L'ARMÉE D'AFRIQUE

À l'origine, l'armée d'Afrique est le nom du corps expéditionnaire qui, commandé par le général de Bourmont, débarque le 14 juin 1830 à Sidi Ferruch et prend Alger. On continua à désigner ainsi les unités qui, venues de métropole ou formées en Algérie, participèrent à la conquête puis à la pacification du pays. Composées d'indigènes (recrutés également en Tunisie et au Maroc), d'étrangers et d'engagés français, elles étaient encadrées par des officiers et des sous-officiers métropolitains en majorité. Elles portaient des uniformes qui les différenciaient du reste de l'armée française dont elles faisaient cependant partie intégrante. Très vite, ces troupes vont être appelées à combattre à l'extérieur, dès que la France devra engager ses forces sur d'autres théâtres d'opérations : Crimée, campagne d'Italie, de Chine, du Mexique et de France métropolitaine en 1870-1871. La Troisième République les engagea ensuite sur tous les théâtres coloniaux (Tonkin, Madagascar, Maroc...), puis, bien sûr, en France dès 1914.

L'armée d'Afrique occupa un rôle toujours grandissant, avec ses unités spécifiques : les zouaves (dénomination provenant de la tribu Kabyle des Zaouaouas), créés en 1830 ; les chasseurs d'Afrique, en 1831 ; les spahis en 1834 ; les tirailleurs indigènes en 1841. Au Sénégal, c'est Faidherbe qui, nommé gouverneur du pays en 1854, crée les «tirailleurs sénégalais».

Le recrutement des zouaves et des chasseurs d'Afrique devint peu à peu exclusivement français, mais les spahis et les tirailleurs demeurèrent à recrutement strictement indigène avec un encadrement français limité.

Toutes ces troupes indigènes d'Afrique du Nord appartenaient au 19^{ème} Corps d'armée appelé «Armée d'Afrique» dont l'emblème était un croissant. Elles ont été engagées en France métropolitaine dès août 1914.

14-18, Première Guerre mondiale :

La mobilisation des troupes coloniales pour 14-18 est sans précédent. Près de 930 000 soldats non européens (hindous, chinois, vietnamiens, Somaliens etc...) vont être incorporés, venant de 40 pays différents. Plus de 70 000 y perdront la vie. Parmi ces effectifs, 290 000 soldats nord-africains vont combattre au service

de la France : 173 019 Algériens (les plus nombreux), 80 339 Tunisiens, 40 398 Marocains. Les troupes nord-africaines vont combattre sur tous les fronts : en France, aux Dardanelles (où les tirailleurs sénégalais représentent à eux seuls la moitié des effectifs engagés), dans les Balkans, en Palestine, où elles s'illustrent aux côtés des troupes britanniques lors de la prise de Naplouse. À la fin de la guerre, en novembre 1918, leurs pertes s'élèveront à 28 200 morts et 7 700 disparus.

La Deuxième Guerre mondiale :

En 1940, la France est vaincue et 1 400 000 soldats français sont prisonniers en Allemagne (40 000 décéderont en captivité). L'armée française n'existe plus. Pendant près de deux années, l'Empire colonial va être au centre des enjeux de légitimité entre les forces gaullistes et le régime de Vichy. Dès le 18 juin 1940, et dans la foulée de l'appel du général de Gaulle à poursuivre la lutte, les ralliements sont d'abord individuels. En juillet 1940, la France Libre peut compter sur un peu plus de 7 000 hommes. Puis, ses effectifs vont croître tout au long de l'année 1940, à la suite du ralliement de plusieurs colonies africaines, océaniques et asiatiques : Tchad, Oubangui-Chari, Congo et Cameroun, Comptoirs de l'Inde, Océanie, Nouvelle-Calédonie, et Wallis et Futuna¹. Ce soutien de l'empire colonial donne une légitimité à la France libre et va lui permettre de s'imposer, petit à petit, aux côtés des alliés dans le conflit. En Afrique de l'Ouest, de Gaulle a échoué en 1940 dans sa tentative de prendre Dakar aux forces fidèles à Vichy, et il décide d'installer les FFL au Gabon début novembre 1940. Les forces de la France Libre, encore peu nombreuses numériquement, vont ensuite participer à différents combats aux côtés des Alliés : aux combats dans le Fezzan, en Érythrée ou en Libye. L'opération de Syrie, en juin 1941, marque un tournant important après la défaite des troupes fidèles à Vichy face aux troupes de la France libre. À Bir Hakeim, en mai-juin 1942, c'est la 1^{ère} brigade des Forces françaises libres du général Kœnig qui participera au combat contre les troupes de l'Axe et l'Afrika Korps.

Mais le grand tournant sera le débarquement allié de novembre 1942 en Afrique du Nord, à partir duquel va se reconstituer progressivement l'Armée française,

notamment sous l'autorité du général Giraud, grâce au matériel américain. À l'issue de ce débarquement allié, effectué sans le concours du général de Gaulle et sans celui des troupes françaises, la situation politique est complexe en Afrique du Nord². Plusieurs protagonistes cherchent à imposer leur autorité sur la France libre. La lutte politique entre de Gaulle et Giraud dure plusieurs mois, alors que les combats en Tunisie contre l'Axe font rage. Finalement, le 3 juin 1943, le Comité National Français de Londres et le Commandement Civil et Militaire d'Alger, fusionnèrent, sous la coprésidence des généraux de Gaulle et Giraud, dans le Comité français de la Libération nationale (CFLN), installé à Alger. Dès lors, l'Armée française va pouvoir se reconstituer avant l'engagement décisif en Italie.

Au cours de l'été 1943, 233 000 «Nord-Africains» seront mobilisés ou volontaires pour renforcer les troupes de la France combattante. Ils rejoindront les 363 000 soldats d'Afrique du Nord déjà sous l'autorité militaire (Européens et «indigènes»), 60 000 hommes venus d'AOF, 12 000 FFL, 20 000 évadés de France des camps de prisonniers et 10 000 volontaires féminines. Cette Armée, au cours de l'été 1943 regroupe un effectif d'un peu moins de 700 000 personnes, combattantes ou auxiliaires. C'est elle qui va participer, aux côtés des Alliés anglo-américains, à la Libération de la France, après les durs combats de Tunisie, de Sicile, d'Italie, de Corse et le débarquement allié en Provence de l'été 1944.

Le Corps Expéditionnaire français (CEF) est alors composé d'une part, du Détachement d'Armée A (ou CEF d'Italie), constitué de la 3^e DIA (Division d'Infanterie algérienne), de la 2^e DIM (Division d'Infanterie marocaine), de la 4^e DMM (Division marocaine de montagne), auxquelles s'ajoutent les Goums marocains (les Tabors); le Détachement de l'Armée B est composé de la 1^{ère} DB et la 5^e DB (Divisions blindées), et en Corse, de la 9^e DIC (Division d'Infanterie coloniale). Il est à noter que les Européens d'Afrique du Nord (dont 14% seront mobilisés pendant le conflit) fournirent la majorité des cadres et les populations non européennes (du Maghreb ou d'Afrique noire) la majorité des troupes combattantes jusqu'au débarquement en Provence.

Ces deux détachements placés sous les ordres du général De Lattre de Tassigny vont fusionner en juillet 1944 pour devenir l'Armée B (que rejoindront les FFI, alors que les FFI sont déjà présents dans le cadre de la 1^{ère} DFL, ex-Division motorisée d'infanterie), puis, en septembre 1944, la 1^{ère} Armée française.

Dans les manuels d'histoire et dans la mémoire collective, la Libération de la France et de l'Europe semble n'être que le fait du débarquement de juin 1944 en Normandie, de l'action des résistants et de l'offensive soviétique sur le front de l'Est. C'est oublier l'offensive par le Sud et l'Italie³, après la victoire en Tunisie et le repli des troupes de l'Axe, qui vont permettre l'ouverture d'un second front avant

le débarquement à l'Ouest, en Normandie. Ces durs combats allaient pourtant permettre de prendre en tenaille l'armée allemande et ainsi de mobiliser une grande partie de ses troupes dans le Sud, facilitant ainsi la progression des troupes soviétiques à l'Est en 1944 et celle des troupes anglo-américaines sur le front ouest à partir de juin 1944.

Lors de la campagne de Tunisie, les pertes furent très élevées, selon les chiffres donnés par le S.H.A.T. (Service historique de l'armée de terre) qui font état de 9 237 tués, dont 3 620 musulmans nord-africains, et 34 714 blessés, dont 18 531 musulmans nord-africains, auxquelles il faut ajouter les pertes de la 2^{ème} DB. En ajoutant les victimes civiles (en métropole) on arrive à 535 967 Français morts lors du conflit (ce chiffre intègre déportés, résistants, combattants, victimes de bombardement...).

L'engagement des Français au cours de la libération de l'Italie et plus particulièrement lors des combats meurtriers autour de Monte Cassino, contribua au repli des troupes allemandes, au prix de lourdes pertes. Rejointe par les FFI et les FFL, la 1^{ère} armée Française avec le débarquement en Provence (15 août 1944) va ensuite libérer Toulon, Marseille Lyon, Dijon, Belfort... Très loin des feux des projecteurs et de la presse, qui n'eurent d'yeux que pour la progression anglo-américaine de Normandie et la très politique libération de Paris et Strasbourg par les Français de la 2^{ème} DB de Leclerc.

La bataille de Toulon.

Elle fut la première que l'armée française livra pour la libération de la France. Sous le drapeau français étaient rassemblés des hommes et des femmes venus de cinq continents. Ceux que l'on appelait alors des «indigènes» combattaient côte à côte avec des Français des colonies et des évadés de la France occupée. Près d'un soldat sur deux était Africain : les soldats maghrébins et noirs constituaient le gros de l'infanterie, les plus exposés dans les combats.

Le 15 août 1944, près de 120 000 goumiers, tirailleurs et spahis, originaires de 22 pays du Maghreb et d'Afrique noire, intégrés alors à l'Empire français - dont beaucoup se sont déjà distingués lors des durs combats de la Campagne d'Italie (notamment autour de Monte Cassino), débarquent sur les côtes de Provence. Placés sous le commandement du général de Lattre de Tassigny, chef de l'Armée d'Afrique, devenue la 1^{ère} Armée française, ils sont engagés dans la libération de la France, puis en Allemagne jusqu'à la victoire de mai 1945.

On oublie souvent, lorsque l'on parle d'immigration, que les pères de bien des immigrés d'aujourd'hui furent un jour accueillis en libérateurs.





8 mai 1945 : les massacres de Sétif

Le 8 mai 1945, alors que la France entière chante la capitulation de l'Allemagne nazie, de l'autre côté de la Méditerranée, des milliers d'Algériens (qui ont participé à cette victoire) se rassemblent dans les rues de Sétif, afin de déposer une gerbe au pied du monument aux morts de la ville tout en revendiquant le droit à l'indépendance de leur pays. Un drapeau algérien est levé par un jeune homme de 20 ans, aussitôt abattu parce qu'il refuse de le baisser, tout comme le maire de la ville qui tentait de s'interposer. Dans la fusillade qui s'ensuit, la foule se disperse et s'attaque aux Européens. Elle fait 27 victimes du côté français. La nouvelle se répand rapidement dans la province, où la population locale, majoritairement paysanne, sort crier révolte. C'est le début d'un soulèvement généralisé, dans plusieurs dizaines de villages du Constantinois, ainsi qu'à Blida et Berrouaghia dans l'Alger, et Sidi-Bel-Abbès dans l'Oranais.

L'armée de terre intervient à Sétif puis dans tout le reste du département, à Guelma et Kherrata. La Marine bombarde les côtes et les gorges de Kherrata, les localités du bord de mer comme les Achas, les Falaises, et Mansouria. Les insurgés se réfugient dans les montagnes, où ils essuient les bombardements de 18 appareils de l'armée de l'air.

La répression s'étendra pendant six semaines au cours desquelles «la chasse aux arabes» (terme employé par les colons ultra de l'époque) fait rage. Elle ne sera pas le fait du seul corps militaire. D'autres interventions de «milices» de colons ultra armés par les militaires et cautionnées par l'administration locale, seront souvent plus atroces et plus sanglantes. Ces événements compteront parmi les plus sanglants de l'histoire coloniale française.

D'après l'historien Charles Robert Ageron, les premières émeutes des 8, 9 et 10 mai auraient tué 102 Européens, auxquels s'ajoutent 110 blessés, et 135 habitations réduites en cendres. Ces chiffres sont sans commune mesure avec l'ampleur de la répression coloniale. Le nombre des victimes algériennes est toujours sujet à débat. En juillet 1945, le ministre de l'Intérieur Tixier prononçait un discours devant l'Assemblée Nationale évoquant la mort de 1 500 personnes. Le journal algérien Le Populaire, dans son édition du 28 juin 1945, parlait de 6 000 à 8 000 victimes. Le gouvernement algérien revendique lui le chiffre de 45 000 victimes. Pour les chercheurs Rachid Messli et Abbas Aroua, du Centre de recherche historique et de documentation sur l'Algérie, «la plupart des historiens s'entendent sur le fait que 45 000 est un chiffre exagéré. Il serait plus réaliste de penser que le bilan humain se situe entre 8 000 et 10 000 morts», chiffre reconnu aujourd'hui par la France.

Il faudra attendre soixante ans pour que Hubert Colin de Verdière, ambassadeur de France en Algérie - en visite officielle à Sétif le 27 février 2005 - qualifie cet «épisode» quasiment occulté par l'histoire de «tragédie inexcusable» et reconnaisse - pour la première fois depuis l'indépendance de l'Algérie en 1962 - la responsabilité de la France dans ce massacre.

C'EST NOUS LES AFRICAINS

C'est nous les Africains
Qui revenons de loin
Nous venons des colonies
Pour sauver la Patrie
Nous avons tout quitté
Parents, gourbis, foyers
Et nous avons au cœur
Une invincible ardeur
Car nous voulons porter haut et fier
Le beau drapeau de notre France entière
Et si quelqu'un venait à y toucher
Nous serions là pour mourir à ses pieds
Battez tambours, à nos amours
Pour le pays, pour la Patrie
Mourir au loin
C'est nous les Africains.

I
Nous étions au fond de l'Afrique
Gardiens jaloux de nos couleurs,
Quand sous un soleil magnifique
A retenti ce cri vainqueur
En avant ! En avant ! En avant !

II
Pour le salut de notre empire
Nous combattons tous les vautours
La faim, la mort nous font sourire
Quand nous luttons pour nos amours
En avant ! En avant ! En avant

III
De tous les horizons de France
Groupés sur le sol africain
Nous venons pour la délivrance
Qui par nous se fera demain
En avant ! En avant ! En avant !

IV
Et lorsque finira la guerre
Nous reviendrons dans nos gourbis ;
Le cœur joyeux et l'âme fière
D'avoir libéré le pays
En criant, en chantant : en avant !

Puissent les générations qui prendront la relève pour la survie de la France ne jamais oublier ce qu'elles doivent aux Africains qui venaient de loin
Journal de marche du 22^{ème} bataillon de marche nord africain.

LES TIRAILLEURS SÉNÉGALAIS

«Vous, Tirailleurs sénégalais, mes frères noirs à
la main chaude sous la glace et la mort
Qui pourra vous chanter si ce n'est votre frère
d'armes, votre frère de sang ?
Je ne laisserai pas la parole aux ministres, et
pas aux généraux
Je ne laisserai pas - non ! - les louanges de
mépris vous enterrer furtivement
Vous n'êtes pas des pauvres aux poches vides sans
honneur
Mais je déchirerai les rires banania sur tous les
murs de France.»

Léopold Sédar SENGHOR, Premiers vers de Hosties
Noires (1948), extrait de Poème liminaire. Paris,
Seuil. 1990



LE DERNIER TIRAILLEUR SÉNÉGALAIS

À l'occasion du 80^{ème} anniversaire de la victoire de 1918, Jacques CHIRAC décida de remettre la Légion d'honneur à tous les anciens combattants de 14-18 encore vivants. L'ambassadeur de France au Sénégal fut chargé de la remettre à Abdoulaye N'DIAYE, le dernier tirailleur sénégalais, alors âgé de 104 ans. Mais ce dernier décéda le 10 novembre 1998, alors qu'il choisissait son boubou pour la cérémonie du lendemain.

Blessé une première fois en Belgique en août 1914, il avait participé à l'expédition des Dardanelles en 1915, puis en 1916 aux combats de la Somme où il avait été blessé une seconde fois (une balle dans la tête, quatre mois d'hôpital). Il avait terminé la guerre à Verdun en 1918. Rentré au Sénégal, on lui avait dit de retourner travailler au champ comme si rien ne s'était passé. Il n'apprit qu'en 1949, par des tirailleurs sénégalais de la 2^{ème} Guerre mondiale, qu'il avait droit à une pension d'ancien combattant et une pension d'invalidité. Le montant mensuel de ces deux pensions - gelées par le gouvernement français à partir de l'indépendance du Sénégal en 1961 - s'élevait au moment de sa mort à 340,21 francs français (51,86€).

L'administration française lui avait fourni une carte de réduction SNCF.

Dans son village sénégalais sans électricité et ne disposant que de quatre points d'eau pour 1 500 habitants, ce vétéran de ce que les Africains appelaient «la guerre des Français», ne possédait pour seules richesses qu'une minuscule cabane de paille et de tôles, une lampe-tempête et un transistor. Sa modeste pension lui permettait cependant d'améliorer l'ordinaire de sa famille qui comptait une trentaine de personnes. Son petit-fils a déclaré au correspondant du journal Le Monde qu'il rêvait de Paris, mais qu'il n'était pas sûr d'obtenir un visa pour la France.

LES PIEDS NOIRS

On appelle les Européens d'Afrique du Nord «Pied-Noir». Le port des bottes ou de chaussures noires par les conquérants français justifie la naissance de ce terme dès 1830. Le foulage du raisin teintait aussi les pieds de jus sombre. Il peut également s'agir d'une possible confusion entre les locutions arabes «homme noir», allusion à l'habit, courant au XIXe siècle, et «pied noir», phonétiquement très proches.



LA «CRISTALLISATION» DES PENSIONS DES ANCIENS COMBATTANTS INDIGÈNES DE LA 2^{EME} GUERRE MONDIALE

Début des années 60. La décolonisation de l'Afrique s'achève. La France décide alors - conformément à l'article 71 de la Loi de finances du 26 décembre 1959 - de geler à leur niveau de 1959 les retraites et pensions d'invalidité versées aux anciens combattants de son ex-Empire colonial.

Il en résulte une situation très inégalitaire vécue avec amertume par les anciens combattants du Maghreb et d'Afrique noire, dont les pensions peuvent être jusqu'à dix fois moins élevées que celles des anciens combattants français. En 1996, un ancien sergent-chef sénégalais, Amadou DIOP, engagé dans l'armée française de 1937 à 1959 puis radié lors de l'accession à l'indépendance du Sénégal, porte plainte contre l'État français. Il n'a touché qu'un tiers de la retraite qu'il aurait pu percevoir s'il avait été Français et réclame réparation. En 2001, un arrêt du Conseil d'État lui donne raison à titre posthume, jugeant que cette distinction de traitement contrevenait à l'article 14 de la Convention Européenne des Droits de l'Homme. Cet arrêt oblige donc le gouvernement français à réviser la loi de cristallisation de 1959, qui concerne environ

80 000 anciens combattants de l'ex-Empire colonial français. Ceux-ci peuvent désormais prétendre à une revalorisation de leurs pensions avec rattrapage des arriérés. Le montant total est évalué à environ 1,85 milliard d'euros.

En 2003, le gouvernement de Jean-Pierre RAFFARIN s'engage sur la voie d'une «décristallisation» partielle des pensions qui devraient désormais être indexées non pas sur celles des Français, mais sur le coût de la vie dans les différents pays où résident les anciens combattants.

Le 13 août 2004, à la veille de la commémoration du débarquement de Provence, un communiqué du ministère français délégué aux anciens combattants annonce qu'une somme de 120 millions d'euros est inscrite au budget 2004 pour revaloriser de 20 à 100 %, les pensions des anciens combattants originaires d'anciennes colonies françaises, ce qui constituerait la première revalorisation depuis la loi de «cristallisation» de 1959.

Le 15 août 2004, Jacques Chirac rend hommage aux troupes coloniales en invitant plusieurs chefs d'état africains à la Commémoration du 60ème anniversaire des débarquements alliés en Provence. Une vingtaine de vétérans africains sont faits chevaliers de la Légion d'honneur. Malgré cet hommage, la question de la «cristallisation» des pensions n'est toujours pas réglée.



Bibliographie :

- Pascal Blanchard, Éric Deroo, Gilles Manceron. «Le Paris noir», Éditions Hazan, 2001.
Clayton Antony, «Histoire de l'armée française en Afrique 1830-1962», Albin Michel, 1994.
Recham Belkacem, «Les musulmans algériens dans l'armée française (1919-1962)», l'Harmattan, 1996.
Kamian Bakari, «Des tranchées de Verdun à l'église Saint-Bernard. 80 000 combattants maliens au service de la France (1914-1918 et 1939-1945)», Karthala, 2001.
Michel Marc, «L'appel à l'Afrique. Contributions et réactions à l'effort de guerre en AOF (1914-1919)», publications de la Sorbonne, 1982.
Echenberg Myron, «Colonial conscripts. The tirailleurs sénégalais in French West Africa 1857-1960», Portsmouth, Heinemann, London, James Currey, 1991.

- ¹ 20 juillet 1940 : Ralliement de l'administration française des Nouvelles-Hébrides
27-28 août 1940 : Ralliement du bloc AEF-Cameroun, à l'exception du Gabon
2 septembre 1940 : Ralliement de Tahiti
9 septembre 1940 : Ralliement des Comptoirs de l'Inde
19 septembre 1940 : Ralliement de la Nouvelle-Calédonie.

- ² 28 novembre 1942 : Ralliement forcé à la France combattante de la Côte Française des Somalis
30 novembre 1942 : Ralliement à la France combattante de l'Île de la Réunion.

- ³ 11-18 mai 1944 : Percée des forces françaises commandées par le Maréchal Alphonse Juin, au Garigliano.

Entretien avec Rachid Bouchareb

Le bon moment

Il arrive un moment où les choses ont fini de s’assembler, où elles ont mûri, et pour moi, cet instant-là est survenu lorsque je venais de finir LITTLE SENEGAL.

J’ai toujours baigné dans l’histoire de l’immigration. C’est l’histoire de ma famille. Un de mes oncles a fait la guerre d’Indochine, nous avons vécu la guerre d’Algérie, et j’ai même un arrière-grand-père qui a fait 14-18. J’ai toujours été au carrefour de la colonisation, de la décolonisation, de l’immigration, de tous ces hommes qui ont fait l’Histoire de France.

Avec Olivier Lorelle, mon coscénariste, nous avons fait des recherches pendant plus d’un an. Nous avons commencé par écumer le service de documentation des armées. J’ai même trouvé des documents du Ministère de la Défense au nom de Nacerl, Debbouze, les ancêtres de ceux que nous connaissons tous. Nous avons aussi travaillé en bibliothèque mais surtout, nous sommes allés à la rencontre de ceux qui ont vécu cette période. Nous voulions écouter ce qu’ils avaient à dire. Nous nous sommes donc rendus à Bordeaux, à Marseille, à Nantes mais aussi au Sénégal, au Maroc, en Algérie. Nous nous sommes nourris de leurs expériences, de leurs sentiments. C’est à cette période que je me suis dit que le film ne pouvait pas être l’histoire d’un seul homme. Il fallait ouvrir sur le continent africain.

Il a ensuite fallu digérer tous les faits amassés. Je souhaitais faire un film et non un documentaire. Un docu-fiction aurait aussi été un piège. Le cinéma doit tenir compte du spectateur, il doit avoir une dimension qui dépasse le contexte historique pour plonger au cœur de l’humain, au plus près de ce qui nous touche, au-delà de toutes les différences.

Pour moi, le cinéma est un vecteur de rencontres, d’émotions, qui donne d’abord à ressentir même s’il donne en plus à découvrir. Il n’y avait que comme cela que je pouvais porter l’histoire et créer un lien avec le spectateur. Je ne voulais pas être didactique, cela ne sert à rien. Nous avons développé le scénario sur deux ans et demi. Il nous a fallu vingt-cinq versions pour arriver à dépasser l’Histoire et nous concentrer sur la matière humaine, sur les petits détails du quotidien qui restituent la vie mieux que tous les discours.

En me documentant, j’ai trouvé un article vieux d’il y a cinq ans qui parlait d’un village d’Alsace qui venait d’ériger un monument aux morts dédié à une centaine de tirailleurs venus protéger la population. Ils avaient tenu jusqu’au bout, subissant des pertes énormes. Ce fait divers cristallisait mon envie de raconter la destinée d’un groupe hétérogène qui se soude face à l’épreuve. J’étais en plus décidé à ne m’appuyer que sur des éléments authentiques. J’ai donc écrit l’histoire de la mission, de ces hommes qui se retrouvent dans un village perdu et vont se sacrifier au nom de la liberté de la Mère Patrie.





Les comédiens et les personnages

Dès le départ, j'en ai parlé aux comédiens parce que je n'imaginai pas ce film autrement que collectif. J'ai choisi mes acteurs en fonction d'une sensibilité. J'en connaissais déjà certains personnellement, mais je les appréciais tous professionnellement. Je suis allé les voir, je leur ai exposé mon projet, ils ont tous été intéressés, et je leur ai dit qu'on se reverrait lorsque j'aurais un scénario ! Ils ont été les premiers dont j'ai vu l'enthousiasme. Ce projet dépassait le simple fait de faire un film, il y avait une dimension supplémentaire.

Pour créer les personnages, je me suis surtout inspiré de mes rencontres avec les anciens. Yassir, le goumier, est né de ces moments - j'ai rencontré un Yassir dans un foyer de Nantes. Saïd, le gardien de chèvres, existe aussi. D'autres personnages sont la somme de plusieurs personnalités. Abdelkader s'inspire aussi de personnages comme Ben Bella, qui a fait la Seconde Guerre mondiale, a été déçu et a réagi en devenant nationaliste. J'ai aussi rencontré trois personnages qui ont connu des femmes en France, s'y sont installés et y ont fait leur vie.

Au début, le scénario durait trois heures et demie, et il commençait en Afrique. On a été obligés de resserrer sur les pays du Maghreb. Je n'ai pas écrit de personnage précis pour chaque comédien. Je voulais me sentir libre au moment de l'écriture. Jamel aurait très bien pu jouer Abdelkader. Je ne voulais pas de contrainte et les rôles étaient interchangeables.

Puisque Jamel allait galérer avec nous et porter le film en tant qu'acteur, je lui ai demandé de m'aider et d'accepter d'être un des coproducteurs. Et nous nous sommes lancés dans l'aventure. Un à un, nous avons démarché les financiers du cinéma, puis nous sommes allés voir l'Assemblée Nationale, le Sénat, les régions - même certaines où nous n'avons pas tourné. Nous sommes aussi allés en Algérie, au Maroc, dans les ministères. La démarche a été longue et tout le monde a dû s'y mettre, mais je n'ai jamais eu de doute. Ce film allait se faire. La nécessité de raconter cette histoire était une telle évidence qu'il n'y avait pas d'autre alternative ! Parfois, l'énergie d'un projet vous dépasse et vous entraîne. C'est comme cela que j'ai vécu le film ! C'est grâce à cette certitude que les choses ont pu avancer. Le sujet était tellement porteur que je me sentais une obligation morale de le faire aboutir.

Une épopée intimiste : le tournage

Le film avait quelque chose de particulier pour moi, il combinait des scènes d'ampleur nécessitant une vraie logistique à des moments plus intimes entre les comédiens. Les deux étaient étroitement mêlés, et même dans la plus grande des scènes de bataille, mon objectif était de rester au plus près des personnages.

Avant le tournage, nous avons storyboardé les 900 plans du scénario pendant plus de quatre mois. Le tournage a duré 18 semaines et s'est déroulé à Ouarzazate, Agadir pour les scènes de bateau, dans le sud de la France - à Beaucaire et Tarascon - pour les scènes de la Libération, puis dans les Vosges et à la frontière Alsace-Lorraine. Les scènes de montagnes enneigées censées se dérouler dans les Vosges ont été tournées au Maroc !

Nous avons aussi de nombreuses scènes de bataille qui couvraient plusieurs hectares avec des explosions partout, des avions, des navires. Je voulais que le film ait une dimension épique, que l'on sente le nombre, les saisons, le temps qui passe, les déplacements à travers les pays et les hommes qui évoluent. Il fallait être sur tous les fronts ! Rien que le décor du village vosgien a nécessité cinq mois de travail pour cinquante personnes qui, sur la base d'un hameau en ruines, ont reconstruit tout un ensemble de maisons, en rajoutant une église, des cafés. Tout cela devait servir d'écrin à l'histoire.

Mon premier choc a eu lieu lors des essais costumes. Découvrir Jamel, Samy, Roschdy et Sami habillés selon leurs personnages m'a soudain donné la première réalité du film. Une veste militaire, un calot, une djellaba confèrent d'un seul coup une vérité aux personnages. Ils avaient pris la place de leurs ancêtres ! Dès le départ, on sentait qu'aucun ne jouait un héros, ils étaient un groupe d'hommes.

Le second choc fut le premier jour de tournage. Pour des problèmes d'organisation, nous avons été obligés de commencer par la scène où les soldats sont alignés au pied du camp en Sicile et où Jamel prend un coup de crosse. On est immédiatement entrés dans le vif du sujet. N'ayant pas fait de film depuis trois ans, je peux vous dire que j'aurais préféré m'y remettre en filmant des passages de camions, mais ça s'est fait ainsi et ce n'était pas plus mal !

Chaque jour a été difficile. J'étais inquiet mais personne ne devait le voir. Devant 500 figurants et 220 techniciens, on ne peut pas avoir l'air de douter ! Le doute, je l'affrontais lorsque je me retrouvais seul dans ma chambre, le soir. Je me rassurais en travaillant.

Avec les comédiens, nous avons énormément travaillé en amont. Pendant le tournage, quasiment chaque soir, nous avions une réunion sur le scénario. C'était devenu un rituel. Nous parlions des scènes, du scénario, de l'histoire... C'était une aventure humaine vécue ensemble.

C'était la première fois que je travaillais avec Jamel. Il est très consciencieux. Ce rôle dramatique représentait beaucoup pour lui et il était inquiet de bien faire. Il bossait. De temps à autre, il faisait quand même des blagues, pour détendre l'atmosphère et peut-être aussi pour se rassurer un peu. J'ai été touché par ce qu'il dégage, par sa sincérité, sa fragilité. On oublie vite que c'est Jamel Debbouze qui joue pour ne plus voir que Saïd. Il faut du talent pour provoquer ce petit miracle.

Je connais Roschdy depuis longtemps, c'est une force tranquille. Il fait tout avec une apparente facilité, mais cela repose sur un énorme travail. Il est juste, il cherche toujours à comprendre et ne fait jamais semblant. Son sens de l'observation et sa capacité à intégrer les paramètres de son jeu sont impressionnants.

Contrairement à beaucoup de ses camarades, Sami Bouajila est très concentré et ne laisse rien au hasard. Il travaille son personnage jusqu'à le maîtriser complètement. Il est devenu Abdelkader, il en avait l'énergie, l'intégrité, les réflexes.

Il était très impliqué humainement et très attaché au groupe.

Il y a quelque chose de fascinant avec Samy Naceri. Il parle peu, il ne pose presque pas de questions, il écoute et soudain, lorsque vous lancez la caméra, il s'éveille et il est bon dès la première prise. C'est un instinctif, il a une vraie puissance de jeu. Lors de la scène où il prend son frère mort dans ses bras, il nous a tous bouleversés. Toute l'équipe est restée clouée.

En général, nous avons tourné peu de prises, pas plus de trois ou quatre. Tout le monde était calé. Parfois, il fallait que je les reprenne pour ne pas sortir des rails. Même s'ils pouvaient apporter de petites choses à leurs personnages, je n'étais pas pour l'improvisation. Il m'a souvent fallu refuser des propositions. Je n'aimais pas devoir le faire, mais il fallait rester cohérent par rapport au scénario. Une

fois, ils se sont écrit un dialogue à deux ou trois. J'étais heureux qu'ils fassent ça ensemble. Ils sont venus me voir, je leur ai dit : «D'accord, on la fait mais je ne vous donne qu'une prise et on verra si on la garde au montage...». Pour des raisons de rythme, je ne l'ai pas gardée, mais j'étais fou de joie de les voir fonctionner comme des frères !



L'émotion d'une histoire au nom de celle des hommes

Quand je fais un film, je suis toujours spectateur. Si je ne ressens pas d'émotion pendant la scène, le spectateur n'en ressentira pas non plus. Je suis le thermomètre ! J'oublie mon métier et toute la technique pour ressentir. Si je ne suis pas touché, on recommence ! Si cela ne marche pas, ce n'est pas forcément la faute de l'acteur, il peut s'agir d'un problème d'écriture. C'est alors à moi de proposer quelque chose.

Il s'est produit quelque chose de très fort sur le film que je n'avais pas prévu. Je m'en suis d'abord rendu compte avec les soldats marocains qui assuraient la figuration pendant la partie tournée à Ouarzazate. Tous les matins, ils étaient d'un enthousiasme remarquable. Ils faisaient plus qu'obéir aux directives de tournage, ils y mettaient vraiment du cœur. Ils me disaient, «Rachid, on est avec toi !», ou «On a tourné avec d'autres, mais avec toi on sait pourquoi on cavale.» Et leur engagement se voit dans le film. Parfois, j'hésitais à leur faire refaire une scène, à les faire courir chargés, en sandalettes, dans les pierres qui leur déchiquetaient les chevilles. Mais ils étaient volontaires. Simplement parce que ce film parle de leurs ancêtres, de leur histoire avec la France et d'une période qui a profondément marqué leur histoire. Même avec eux, on était dans le cœur du sujet. Certains venaient avec le portrait de leur père qui avait fait la Seconde Guerre mondiale. L'un de ceux qui avaient combattu dans le village me montrait ses photos, les lettres qu'il avait adressées au gouvernement et qui étaient restées sans réponse.

Cette emprise humaine, nous l'avons aussi mesurée en revenant tourner en France. Partout, les gens venaient, quelles que soient leurs origines, ils faisaient parfois cinquante kilomètres pour venir nous voir. Ils attendaient, pour nous montrer des photos, nous parler des tirailleurs qu'ils avaient rencontrés, de ceux qui les avaient libérés. Nous en avons aussi beaucoup de la deuxième ou troisième génération qui nous parlaient de leurs parents. Ils patientaient parfois des heures parce que nous étions débordés par le film. Le film trouvait un écho incroyable ! Nous avons été accueillis, sollicités pour des débats avec les Français, les

Maghrébins, les Africains qui parlaient du sujet, du film, de ce qu'avaient vécu leurs parents. Nous avons compris qu'il était vraiment temps de raconter cette histoire, de donner une image de ce qui avait été si souvent tu. Malgré tout ce que j'avais ressenti, j'ai quand même été surpris par ce formidable élan.

Tous ces témoignages m'ont appris une chose qui m'a encore plus impressionné. Je l'ai également retrouvée dans le discours de tous les survivants. Cet amour et cet attachement pour la France restent incroyablement plus forts que tout autre sentiment.

L'histoire de ces hommes et leur relation à la France ne commence pas à partir des années soixante. Bien avant, ils sont venus, ils ont libéré la France, ils ont été des héros. Ce n'étaient pas seulement des «mecs qui balayent les rues» ! Ils étaient des héros aimés, accueillis à bras ouverts ! Cela reste souvent les plus beaux moments de leur vie. C'est aussi pourquoi l'attitude qui a suivi jusqu'à aujourd'hui leur paraît d'autant plus bizarre. Ils le vivent plus comme une histoire d'amour malheureuse, une trahison sentimentale. Que leurs enfants et petits-enfants aient de telles difficultés les choque. Le basculement est intervenu dans les années soixante. Et pourtant, malgré la dégradation de leur image, malgré les rejets, leurs pensions de combattants non versées, ils n'ont aucune haine, aucun esprit de revanche. S'il fallait le refaire, ils le referaient.

Je n'ai pas cherché à détourner l'Histoire. S'ils avaient été pleins de violence ou de rancœur, je l'aurais mis dans le film. Mais ce n'est pas le cas. Libérer un pays qui est le sien, la Mère Patrie, avoir été accueillis comme ils l'ont été par les villages de France, se faire applaudir sur la route... Tout cela a marqué leur mémoire, leur histoire, et tout ce qu'ils ont pu vivre d'injustice depuis ne l'a pas effacé. Je voulais faire ce film depuis longtemps, pour que les plus jeunes sachent et que les autres se souviennent. Je suis intimement convaincu qu'il trouvera un écho. Il tombe au bon moment. C'est une pierre pour continuer à construire tous ensemble.



Filmographie de Rachid Bouchareb



- 2006 INDIGÈNES
Prix d'Interprétation Masculine, Festival de Cannes 2006
- 2001 LITTLE SENEGAL
Sélection Officielle Festival de Berlin
Grand Prix à Milan
Prix Spécial du Jury et Prix OCIC à Troia
Prix du Jury à Florence
Bayard d'Or Meilleur Comédien à Namur
Bayard d'Or Meilleure Contribution Artistique à Namur
Prix ACCT à Namur
Meilleur Film et Prix d'Interprétation pour Sotigui Kouyate au Mittlemeer Film festival
Prix du jury Fipresci à Valladolid
Mention spéciale du jury à Beyrouth
Prix de la Jeunesse à Tuebingen
- 1994 POUSSIÈRES DE VIE
Nomination à l'Oscar du Meilleur Film Étranger en 1996
Compétition Officielle à Montréal
Sélection à Telluride (USA)
Best film à Fort Lauderdale (USA)
Sélection Officielle pour le Meilleur Film Étranger aux Golden Globes 1995
«Youth in film», Honoree Award In Youth
Sélectionné à San Francisco en 1995
- 1991 CHEB
Prix CICAIE à Berlin
Prix Perspectives du Cinéma Français à Cannes
Prix Procirep à Cannes
Prix de la Jeunesse à Cannes
Prix du Public à Cannes
Léopard de Bronze à Locarno
Bayards d'Or, dont celui de la Meilleure Actrice, à Namur
Meilleure Musique à Gand
Sélection Officielle pour le Meilleur Film Étranger aux Oscars 1992
- 1985 BATON ROUGE
Meilleur Film à Amiens
Prix du Public à Rego



Saïd par Jamel Debbouze

Lorsque Rachid Bouchareb est venu me parler de son projet, il a d’abord fait un parallèle entre ce que nous faisons tous les deux. Il m’a dit que même si nous ne faisons pas le même métier, nous nous battions tous les deux pour faire reculer les préjugés. À ses yeux, il était temps de faire ce film, ensemble. Il m’a aussi confié que selon lui, cela n’aurait pas été possible cinq ans auparavant parce qu’il n’y avait pas encore une diversité suffisante d’acteurs pour raconter une telle histoire.

Je connaissais mal la réalité de l’engagement des «Indigènes» pendant la Seconde Guerre mondiale. Comme pour toutes les jeunes générations, c’est un aspect qui a été occulté. C’est Rachid qui m’a montré le certificat du Ministère de la Défense Nationale attestant de l’engagement de mon grand-père, Saïd Debbouze, dans le 7^{ème} bataillon du deuxième régiment. On ne m’en avait jamais vraiment parlé dans ma famille, sauf un peu ma mère et ma grand-mère, qui savait seulement que son mari était parti se battre. J’ai été agréablement surpris de voir à quel point tout ce que j’avais toujours cru était vrai. Savoir que mon grand-père avait été tirailleur et s’était battu pour la Mère Patrie renforçait encore un sentiment profond que j’ai toujours eu en moi. Ce pays est le mien, je suis un enfant de la France. Il n’est pas question d’autre chose que d’être en paix, à sa place, en sachant qui on est, d’où l’on vient, et d’en finir une fois pour toutes avec ce sentiment détestable qui, parfois relayé par les institutions, essaie de vous faire croire que vous êtes un étranger.

Cette impression bizarre de se sentir étranger chez soi est schizophrénique. Après ce film, beaucoup seront tranquilisés, ils sauront qu’ils sont à la maison ! Ce film ne va rien exacerber, il va apaiser, simplement parce qu’il dit. Nos parents ne se sont jamais sentis tranquilles. Aujourd’hui, les gens de ma génération, issus de la même histoire que la mienne, sauront qu’ils sont chez eux et que leur avenir est là !

Aussi curieux que cela puisse paraître, je me suis toujours senti français, et uniquement français ! Je ne comprends pas pourquoi il serait nécessaire de préciser mes origines marocaines. Comme tous mes potes, je suis un enfant de ce pays. Quand je vais au Maroc, on m’appelle immigré ; quand je suis ici, on me traite d’immigré ! Jusqu’à quand ?

Rachid savait que le projet ne serait pas facile à monter, et il m’a aussi demandé d’être l’un des coproducteurs du film. En plus de participer financièrement, je me suis personnellement investi avec lui pour aller chercher des fonds. Nous avons demandé aux régions, à l’État français, au Royaume du Maroc et le plus souvent, nous avons trouvé un soutien. C’était la première fois que je m’investissais dans une production et j’ai accompli des choses que je n’aurais jamais crues possibles !

Rachid fait un cinéma au service des autres, et j’aime ça. Il ne se contente pas de distraire, il met aussi des mots sur les non-dits. Au-delà de l’aspect historique, c’est une aventure humaine absolument incroyable.

Rachid nous entraîne sur les traces de quatre hommes que rien ne prédisposait à se rencontrer et à vivre ce qui les attend. La guerre fait cet effet à tout le monde, elle change les destins, elle écrit l’Histoire. Mais Abdelkader, Messaoud, Yassir et Saïd sont des humains, avec leurs limites, leurs rêves, et ils se retrouvent dans quelque chose qui les dépasse. Ils sont là pour libérer la Mère Patrie, l’ennemi est désigné, c’est le nazisme, mais leur camp n’est pas toujours d’une grande loyauté. C’est tout cela qu’ils vont affronter, ensemble, jusqu’à finir à quelques-uns, seuls, loin des drapeaux et des ordres, confrontés à leur seule conscience. C’est un parcours bouleversant, qui parlera à tout le monde. On est avec eux, on se met à leur place, et c’est une des forces du cinéma de Rachid.

Au-delà des motivations personnelles, il y avait aussi un magnifique personnage à défendre, à faire exister. Lorsque j’ai eu fini de lire le scénario, je me suis dit que c’était exactement le film que j’attendais. C’est une impression unique ! Tout me touchait. Je me suis laissé gagner par ce personnage théoriquement assez éloigné de moi. Saïd est introverti. Sa mère a beaucoup d’importance pour lui et c’est un point que nous avons en commun. Sans la foi qu’avait la mienne en moi, je n’aurais jamais réussi. Lui par contre, se sent un peu étouffé par cette femme qui le surprotège. Pour lui, l’engagement est aussi une façon d’aller voir ailleurs, d’avoir une chance de devenir libre. Saïd n’a jamais décidé. Il a le respect de tout. Sa relation avec le sergent Martinez va faire de lui un

homme. Il a fallu que j’aille au fond de moi pour retrouver cette fragilité. Je pensais que le succès l’avait éliminée mais je me suis vite aperçu qu’elle ne m’a jamais quitté et qu’elle n’est pas loin. J’ai en moi, pour toujours, un côté gardien de chèvres.

Ce personnage est venu vers moi, comme je suis venu vers lui. Plus Rachid me demandait d’entrer dans Saïd, plus je m’apercevais qu’il me ressemblait ! Je l’ai compris dès la première scène, lorsque je prends le coup de crosse au ventre de la part du sergent. Tout mon personnage est là. C’est le plus fragile de tous. Il va d’abord être la risée de ses camarades mais ira jusqu’à forcer leur respect. Sa relation avec Martinez va aussi l’obliger à choisir par lui-même. Ce sergent est un peu un père pour lui. Paradoxalement, tout en étant le plus fragile et le plus innocent, Saïd est certainement le plus libre de la bande. Il vit au contact des gens, sans attaches et sans grands discours.

Nous avons tellement préparé le film que lorsque nous nous sommes tous retrouvés en costumes, il y avait comme une évidence. Personne n’avait la même façon de travailler, de se concentrer, mais au moment où Rachid disait «Action !», tout s’emboîtait parfaitement. Nous étions tous au service d’une histoire, d’un metteur en scène qui savait exactement ce qu’il voulait raconter. Pour tous ceux qui aiment le cinéma, INDIGÈNES est un film aussi spectaculaire qu’humain, et pour beaucoup, je crois qu’il va enfin leur permettre de trouver sereinement leur place dans notre pays.





Filmographie de Jamel Debbouze

- 2006 INDIGÈNES de Rachid Bouchareb
Prix d'Interprétation Masculine, Festival de Cannes 2006
- 2005 ANGEL A de Luc Besson
- 2004 SHE HATE ME de Spike Lee
- 2000 ASTÉRIX ET OBÉLIX, MISSION CLÉOPATRE de Alain Chabat
LE FABULEUX DESTIN D'AMÉLIE POULAIN de Jean-Pierre Jeunet
Nomination César du Meilleur Acteur dans un Second Rôle 2002
DINOSAUR (dessin animé - voix de «Zini»)
- 1998 LE CIEL, LES OISEAUX ET... TA MÈRE ! de Djamel Bensalah
ZONZON de Laurent Bouhnik

Yassir

par Samy Nacéri

Lorsque, il y a plusieurs années, Rachid Bouchareb m’a parlé de son idée, j’ai tout de suite été enthousiaste, à la fois à cause du sujet et parce que j’avais une réelle envie de travailler avec lui. Je me suis dit que c’était un magnifique projet, mais j’ai eu aussi peur que cela ne reste qu’un projet. Tout était tellement ambitieux ! Il nous contactait avant même d’avoir commencé à écrire. La démarche était magnifique mais risquée. J’ai été d’autant plus impressionné lorsque, longtemps après, j’ai reçu son scénario. Il avait réussi à avoir les comédiens qu’il voulait, à trouver un financement et à raconter l’histoire sans en sacrifier aucun aspect.

À mes yeux, INDIGÈNES est d’abord une histoire d’hommes, venus se battre pour des raisons différentes mais tous avec loyauté. Ce sont des parcours, des destins qui s’inscrivent dans une page d’Histoire qui n’a pas souvent été racontée. En les suivant, on découvre une réalité humaine et historique vraiment forte qui interpelle toujours de nos jours.

Rachid m’a donné le rôle de Yassir. C’est un goumier, un mercenaire. Ils n’étaient pas engagés mais payés chaque soir, s’ils avaient survécu à la journée… Yassir s’est enrôlé pour gagner de l’argent et payer un beau mariage à son petit frère, avec qui il est venu combattre. Sur le champ de bataille, Yassir est d’abord son ange gardien. C’est quelqu’un de simple avec du bon sens, un bon fond. Il pense très peu à lui-même et existe surtout pour protéger son frère. Au début du film, c’est un personnage à part qui ne se mélange pas aux autres, mais les événements vont réduire l’unité jusqu’à ce que Yassir perde celui pour qui il est venu. Lorsqu’il n’a plus rien à quoi se raccrocher, Yassir choisit de rester fidèle à ceux de son équipe, et il ira jusqu’au bout.

Le personnage exigeait un jeu intense parce qu’il parle peu. Il est un mélange d’extrême violence vis-à-vis de ceux qui le menacent et d’extrême affectif vis-à-vis de son frère. Ce rôle est un magnifique cadeau que Rachid m’a fait. J’ai

essayé de transcrire à l’image tout ce que disait le scénario. Je me suis fié à Rachid et à sa vision. Je jouais aussi face à des gens remarquables, qui réfléchissent et font leur métier avec cœur. Avant et pendant le tournage, nous nous réunissions deux ou trois fois par semaine pour parler des scènes à venir.

Le film était en partie tourné en arabe, et je ne parle pas la langue. Chaque matin, je devais apprendre le peu de texte que contient mon rôle. Il fallait adapter le texte pour choisir les mots les plus vrais, les plus crédibles, correspondant le mieux à mon personnage. C’était un énorme travail de composition. Jamel m’aidait à répéter. On tournait dès que j’arrivais à saisir l’accent. C’était une approche très concrète du personnage.

Nous étions en sandalettes tous les jours, que ce soit dans les caillasses de Ouarzazate sous le feu des explosifs, ou dans la boue des Vosges. Nous avons entrevu ce qu’ont dû vivre ceux qui y étaient, nos ancêtres. Tout cela a nourri nos personnages et servi le jeu. Parfois, comme lorsque je perds mon frère, il m’a fallu aller chercher des choses au fond de moi. Je m’investis à fond dans tous mes rôles, mais celui-là m’impliquait encore plus.

Il y avait aussi un vrai plaisir d’acteur à jouer dans un film de cette ampleur. Un film de guerre est toujours un rêve de comédien. Je me retrouvais à charger avec ma Thomson en tirant partout. Mon costume était lourd, incroyablement chaud mais j’étais bien content de l’avoir dans les Vosges ! Ce chèche sous ce casque anglais, c’est tout un symbole !

Jouer Yassir impliquait aussi un engagement physique. Il fallait se jeter dans les cailloux avec le sac à dos, sans tomber sur l’arme. J’ai refusé d’être doublé par un cascadeur même pour les scènes de la fin. Rachid, qui est attaché à l’authenticité, était content. Pour la scène où je me fais tirer dessus sur le pont dans les Vosges, il fallait que je tombe exactement dans les marques. Je comptais les barreaux de la rambarde et je déclenchais moi-même mes impacts avant de me jeter. Il a fallu la refaire plusieurs fois. J’y allais tellement qu’à la seconde prise, je me suis fait mal à une côte, mais je ne l’ai pas dit. Bien des prises plus tard, j’ai su que je m’étais démis une côte !

À chaque scène, le film me renvoyait à une réalité. Ma mère est française et mon père algérien. L’un de mes grands-parents a certainement combattu pour la France, mais cette histoire me concerne d’abord en tant qu’homme. À l’école, on m’a toujours appris que des Anglais, des Écossais, des Américains, des Irlandais étaient venus libérer la France. Jamais on ne m’a parlé des Arabes,

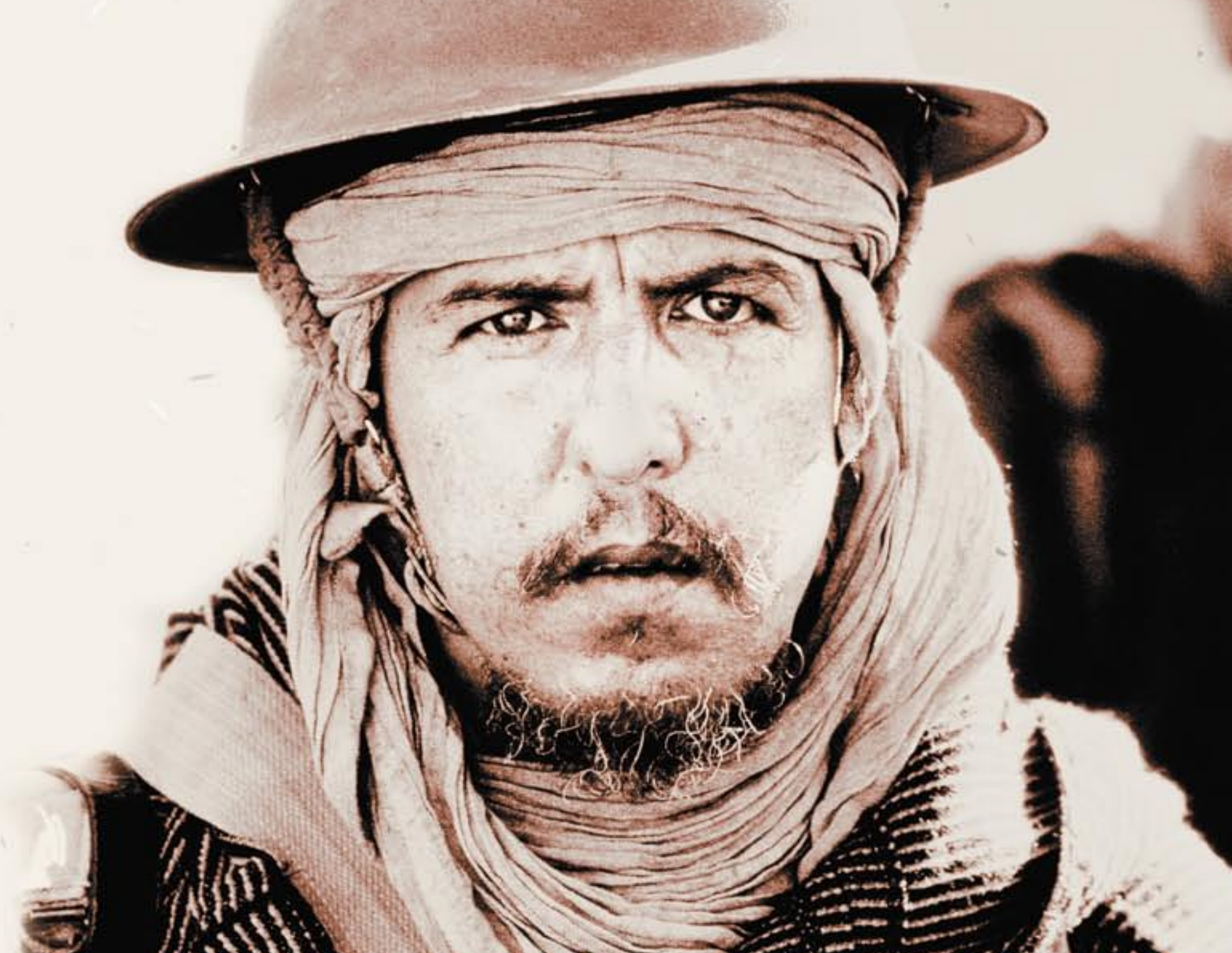
des Blacks et des Pieds-Noirs ! Je trouve nécessaire de le dire. Ce film est une leçon, même s’il ne cherche pas à en donner. Ce n’est pas un film contre qui que ce soit, c’est un film pour la mémoire et l’honneur de ceux à qui nous devons aussi notre liberté. En le jouant, nous y avons mis nos tripes, exactement comme les Américains qui jouaient LE JOUR LE PLUS LONG ou LA LIGNE ROUGE. Ils

n’avaient pas forcément fait la guerre dont ils parlaient, mais ils en étaient les héritiers et c’est une motivation qui vous pousse encore plus à y mettre tout ce que vous pouvez sur le plan humain. Nous l’avons tous fait main dans la main. Je ne regrette aucun des films que j’ai tournés. Mais par rapport à l’Histoire, à ce que ce film révèle, je sais qu’il restera toujours à part pour moi.



Filmographie de Samy Naceri

- 2006 INDIGÈNES de Rachid Bouchareb
Prix d'Interprétation Masculine, Festival de Cannes 2006
- 2004 BAB EL WEB de Merzak Allouache
- 2001 LA MENTALE de Manuel Boursinhac
NID DE GUÊPES de Florent Emilio Siri
PHILOSOPHALE de Farid Fedjer
LA REPENTIE de Laetitia Masson
TAXI 3 de Gérard Krawczyk
- 2000 BLUFF de Philippe Haim
FÉROCE de Gilles de Maistre
LÀ-BAS... MON PAYS de Alexandre Arcady
LE PETIT POUCKET de Olivier Dahan
- 1999 TAXI 2 de Gérard Krawczyk
UN PUR MOMENT DE ROCK'N ROLL de Manuel Boursinhac
UNE POUR TOUTES de Claude Lelouch
- 1998 CANTIQUE DE LA RACAILLE de Vincent Ravalec
TAXI de Gérard Pirès





Messaoud par Roschdy Zem

Nous tournions LITTLE SENEGAL lorsque Rachid m'a parlé de son projet pour la première fois. À l'époque, vu le délai, j'avais reçu cela comme une simple information. Réussir à monter ce film avec les acteurs qu'il voulait aussi longtemps à l'avance ne me paraissait pas évident. Je suis assez proche de Rachid, et il m'a régulièrement parlé de ce projet pendant cinq ans.

D'un simple point de vue d'acteur, c'est un projet magnifique. C'est aussi un témoignage historique important. J'aime défendre des causes et passer des messages, mais à travers un scénario solide. Jamais je n'aurais pu m'imaginer incarnant un G.I. - comme ceux qui m'avaient tant impressionné dans le cinéma américain de ma jeunesse. Je ne pouvais absolument pas hésiter, car nous étions tous compagnons de route.

Même si j'étais motivé dès le départ, les personnages ne se sont dessinés que progressivement. Assez tôt, j'ai à peu près su quel rôle j'aurais à tenir. Sans vraiment influencer sur le personnage, je disais à Rachid ce qui me plaisait, ou me plaisait moins. Je suis d'ailleurs très peu intervenu en amont, mais plus pendant le tournage, comme je le fais souvent. Pour moi, l'écrit reste assez cérébral, et j'ai besoin d'être concret pour prendre conscience de ce qui va ou pas.

Messaoud n'aime pas la vie limitée qu'il mène en Algérie et a une vision très idéalisée de la France, qu'il est fier d'aller défendre. Il part peut-être avec le désir non avoué de s'y installer, car son engagement n'est pour lui qu'une étape, le seul moyen d'échapper à sa misère. C'est sans doute le plus sentimental du groupe, c'est le seul qui aura une histoire d'amour, une relation pure et sincère qui permet aussi d'aborder les rapports entre les tirailleurs et la population française. Des notes interdisant tout contact - et donc tout mariage - entre les indigènes et les Français circulaient alors au sein de l'armée.

Le personnage est né d'une composition associant tous les documents historiques que nous a donnés Rachid et un travail sur l'attitude, la façon de parler, le comportement de ces Maghrébins qui ne sont pas les mêmes que les nôtres, nous, la deuxième génération. Je parle arabe, mon travail a donc plus porté sur la maîtrise du français parlé à l'époque, avec les petits accents - en évitant la caricature. Quand on est vraiment investi dans un projet, on capte beaucoup de choses à travers les photos et les documents. Des photos très parlantes, si parlantes qu'on entendait presque les voix. Cela passe par le vécu de nos parents. Par exemple, j'ai trouvé le tatouage que j'ai sur la poitrine sur la photo d'un soldat blessé.

Incarner un tireur d'élite a été un petit plaisir supplémentaire. Pour ce film, je me suis entraîné avec un armurier, et tirer à balles réelles est impressionnant ! Cette expérience a également nourri le rôle car, pour réussir à manier de telles armes, il faut obligatoirement être calme, posé.

Nous avons commencé par deux mois de tournage à Ouarzazate. Nous devons courir sous les explosions, nous cacher, mimer la peur. J'ai un excellent souvenir des figurants de l'armée marocaine. Ce sont eux qui ont rendu le tournage là-bas exceptionnel. Même s'il était assez frustrant de ne pas avoir de scène de jeu au sens classique du terme, cette expérience nous a permis d'approcher nos personnages et ce qu'ils vivaient au quotidien. Sans être réelles, les explosions sont quand même dangereuses ! Ce risque, minime par rapport à la réalité, nous permettait d'imaginer la peur des combattants. Cela nous rappelait que nos personnages n'étaient pas des héros. Je pense qu'on ne s'habitue jamais à courir sous la mitraille. Je me suis même dit que, à tel ou tel moment, j'aurais fait le mort. Mais il y avait l'effet de groupe et tout le monde y allait.

Il a fallu attendre les Vosges pour être libérés en tant qu'acteurs et avoir de vraies scènes de jeu ! Chaque scène était alors une bouffée d'oxygène que nous attendions depuis longtemps et qui nous permettait enfin de jouer en partenaires. Au final, cette frustration a été bénéfique car, au moment où il a fallu lâcher, nous avions emmagasiné une charge incroyable. Je me souviens particulièrement de deux scènes. Celle de l'enterrement du frère de Yassir était un moment très émouvant, je me sentais en famille. Je me souviens aussi de la scène où Martinez est blessé et où il faut décider de la suite. J'y suis surtout spectateur. La tension était là, cette scène a pris une direction inattendue, nourrie de tout ce que nous avions vécu.

Nous avons passé quatre mois ensemble - jamais je n'ai passé autant de temps avec mes partenaires. Une admiration mutuelle s'est installée, mais aussi une espèce d'envie de jouer certaines scènes des autres. Personnellement, j'aurais adoré jouer celle des tomates.

Pour moi, il y a deux Rachid, celui d'avant et celui d'après INDIGÈNES. Sur ce film, j'ai rencontré un metteur en scène beaucoup plus méticuleux, plus précis, investi du poids de son projet. Ce film n'est pas une fiction quelconque, pour lui comme pour nous. Il était beaucoup plus dans la réflexion, avec le désir d'obtenir le maximum pour chaque scène. Il avait effectué une telle préparation qu'il savait exactement où il voulait nous mener. C'est très rassurant pour un acteur.

J'attends avec impatience l'accueil du public. Je suis fier d'avoir tourné dans ce projet. La densité même de ce film et sa qualité m'ont énormément apporté. En devenant metteur en scène juste après sur mon propre film, je me suis beaucoup inspiré de l'approche des acteurs qu'a Rachid, de son exigence.

INDIGÈNES est un film humble qui souhaite simplement que les gens sachent et se souviennent.

Filmographie de Roschdy Zem

- | | | | |
|------|---|------|---|
| 2006 | INDIGÈNES de Rachid Bouchareb
Prix d'Interprétation Masculine,
Festival de Cannes 2006
LA CALIFORNIE de Jacques Fieschi
MAUVAISE FOI de Roschdy Zem | 1998 | STAND-BY de Roch Stephanik
VIVRE AU PARADIS de Bourlem Guerdjou |
| 2004 | LE PETIT LIEUTENANT de Xavier Beauvois
CAMPING À LA FERME de Jean-Pierre Sinapi
36, QUAI DES ORFÈVRES de Olivier Marchal
VA, VIS ET DEVIENS de Radu Mihaileanu | 1997 | LOUISE (TAKE 2) de Siegfried
Sélection «Un Certain Regard» Festival de Cannes 1998
ALICE ET MARTIN de André Téchiné
À VENDRE de Laetitia Masson
Sélection «Un Certain Regard» Festival de Cannes 1998 |
| 2003 | TENJA de Hassan Legzouli
ORDO de Laurence Ferreira-Barbosa | 1997 | CEUX QUI M'AIMENT PRENDRONT LE TRAIN de Patrice Chéreau
Sélection Officielle Festival de Cannes 1998
VIVE LA RÉPUBLIQUE de Éric Rochant |
| 2002 | FILLES UNIQUES de Pierre Jolivet
CHOUCHOU de Merzak Allouache
MONSIEUR N. de Antoine de Caunes | 1996 | DE L'AUTRE CÔTÉ DE LA MER de Dominique Cabrera
LA DIVINE POURSUITE de Michel Deville
FRED de Pierre Jolivet
LE PLUS BEAU MÉTIER DU MONDE de Gérard Lauzier |
| 2001 | BLANCHE de Bernie Bonvoisin
LE RAID de Djamel Bensalah
MA FEMME EST UNE ACTRICE de Yvan Attal | 1995 | CLUBBED TO DEATH de Yolande Zaubermann
LE CŒUR FANTÔME de Philippe Garrel
EN AVOIR (OU PAS) de Laetitia Masson
MÉMOIRES D'UN JEUNE CON de Patrick Aurignac |
| 2000 | BETTY FISHER ET AUTRES HISTOIRES
de Claude Miller
SANSA de Siegfried
CHANGE-MOI MA VIE de Liria Begeja
LITTLE SENEGAL de Rachid Bouchareb | 1994 | N'OUBLIE PAS QUE TU VAS MOURIR de Xavier Beauvois
Prix du Jury Festival de Cannes 1995 |
| 1999 | L'ORIGINE DU MONDE de Jérôme Enrico
SAUVE-MOI de Christian Vincent
LA PARENTHÈSE ENCHANTÉE de Michel Spinoza
MA PETITE ENTREPRISE de Pierre Jolivet | 1991 | J'EMBRASSE PAS de André Téchiné |



Abdelkader par Sami Bouajila

Nous avons tous eu la chance d’être impliqués dès la genèse du projet parce que Rachid nous en a parlé dès qu’il a eu l’idée. Le sujet, lui, tout était une évidence. Tôt ou tard, ce film devait être fait et Rachid est l’un des rares à savoir aborder de grandes questions par un biais toujours très humain.

INDIGÈNES ne donne pas de leçon, il parle simplement, humainement, de quelque chose qui n’est pas dit. Il faut que ce film trouve sa juste place, c’est une nécessité qui n’a rien à voir avec « Nous - vous - eux… ». Il est simplement temps de savoir, pour réunir, pour apaiser.

Lorsque j’ai découvert le scénario, j’ai été sensible à l’histoire de ces individus. Rachid a eu la bonne idée de ne pas en faire des héros. Ils sont là, chacun avec ses motivations. Ils ont peur, ils espèrent, ils sont tous venus pour aider la France et gagner quelque chose. Abdelkader, mon personnage, est un jeune homme intègre. Il croit aux valeurs de la France. Il cherche une reconnaissance. De ses désillusions naîtront une conscience, une rébellion. Il ne comprend pas que des hommes combattant pour la même cause, risquant leur vie face aux mêmes balles, ne puissent pas avoir les mêmes droits. Ce n’est pas une prise de position politique, c’est la constatation d’un état de fait qu’il vit tous les jours. Eux n’ont pas droit aux tomates, eux n’ont pas droit aux permissions, ni même aux chaussures. Abdelkader vit tout cela avec dépit, mais il ne lâche pas prise, il ne déserte pas, il prend le manuel militaire, prend la France au mot et se montre loyal dans son engagement envers elle.

J’ai pris le personnage tel qu’il était écrit. J’ai tout construit à partir des indications et des implications de ses réactions. Abdelkader était suffisamment écrit pour qu’il ne soit pas nécessaire de lui inventer un passé. C’est un individu clair, sans ambiguïté, et c’est pourtant celui qui a les relations les plus

complexes. Il pourrait devenir chef mais reste encore subalterne. Il doit trouver sa place, se l’approprier. Lui sait qu’il n’y a rien à trouver en rentrant au bled. Tout se joue maintenant, seul un engagement complet pourra donner quelque chose. Je suis certain que beaucoup ont dû se dire cela à l’époque.

Lorsque j’étais jeune, j’ai connu des vieux qui avaient fait cette guerre. Ils étaient discrets, n’en parlaient jamais. Au moment de la préparation du film, j’en ai rencontré beaucoup d’autres avec Rachid. Je suis allé dans un foyer d’anciens combattants marocains à Bordeaux. Vous pouviez prendre n’importe lequel d’entre eux, il avait des choses à raconter qui n’ont rien à envier au film ! Ils sont là avec leurs soixante ans de vie, et on les regarde comme des immigrés. Ils sont d’une dignité absolue, ils ne demandent rien. Ils ne se plaignent pas, ne se lamentent pas. Ils sont le fruit de l’Histoire. J’aurais pu y rencontrer Abdelkader.

Ces rencontres m’ont rendu encore plus conscient de ce pan de l’Histoire. Parallèlement à cela, il y a tout ce que nous avons vécu sur le film. Notre implication à nous quatre était exactement la même que celle de Rachid, dans le fond et dans la forme. C’est un film de groupe. Au-delà du travail, j’en garde un souvenir fraternel. Je connais Samy et Roschdy depuis au moins dix ans et dès que j’ai croisé Jamel, du premier au dernier jour, nous ne nous sommes plus lâchés. Même le soir après le tournage, nous faisons des répétitions pour le lendemain. Je travaillais mon personnage en amont, et je venais disponible. C’est le metteur en scène qui met en espace ce qu’il a écrit, et on a juste à le servir avec l’instrument qu’on a accordé. On travaille son personnage en amont, et après il faut tout inventer avec les camarades. Ensuite, j’essayais juste de remplir ce qui était écrit avec le plus de densité possible en me mettant au service de Rachid.

Le fait de tourner en extérieurs pendant des mois dans des paysages incroyables nous aidait aussi à vivre le souffle de cette histoire. Nous étions comme hors du monde, tous ensemble. C’est l’un des privilèges de ce métier. La logistique était incroyablement complexe et il fallait souvent s’adapter. Entre les séquences de guerre et les scènes de jeu entre les personnages, aucune scène n’était anodine. Il y avait toujours des enjeux, des tensions, des sentiments qui s’ajoutaient à une lecture plus historique du contexte. Rachid n’a jamais souhaité dénoncer ou démontrer. Son approche était d’abord humaine. Peu importe qui sont ces hommes, ce qu’ils vivent nous touche. Sur le plateau, tous les jours, nous devenions ce bataillon.

Pendant tout le tournage, j’ai secrètement espéré que Rachid me laisserait jouer le vieil Abdelkader. Au bout de quelques temps, j’ai osé lui en parler. Il fallait pour cela que les maquillages soient parfaits. Il a accepté de faire un essai. Les maquilleurs étaient vraiment bons, très impressionnants. Trois heures de maquillage par jour, avec un masque à usage unique que je gardais une journée. Nous avons tourné les scènes au cimetière plusieurs semaines après la fin du tournage principal. Nous étions à Strasbourg, en équipe réduite. Et là,

face aux pierres tombales, je me suis fait prendre par l’émotion. J’ai repensé à tout ce que nous avons vécu avec Jamel, Roschdy et Samy. Cela me renvoyait à Saïd, Messaoud et Yassir. Comme dans le film, j’étais le dernier, et l’émotion était palpable. Les personnages existaient, on parlait d’« eux ».

Pour nous, il sera difficile d’oublier ces hommes et leur histoire. Je crois que pour le public aussi. Il est temps, parce qu’ils ont été oubliés trop longtemps.





Filmographie de Sami Bouajila

- 2006 INDIGÈNES de Rachid Bouchareb
Prix d'Interprétation Masculine, Festival de Cannes 2006
LES TÉMOINS de André Téchiné
- 2004 ZAINA, CAVALIÈRE DE L'ATLAS de Bourlem Guerdjou
- 2003 AVANT L'OUBLI de Augustin Burger
- 2002 LA COMPAGNIE DES HOMMES de Arnaud Desplechin
PAS SI GRAVE de Bernard Rapp
- 2001 NID DE GUÉPES de Florent Emilio Siri
EMBRASSEZ QUI VOUS VOUDREZ de Michel Blanc
VIVRE ME TUE de Jean-Pierre Sinapi
- 2000 LA FAUTE À VOLTAIRE de Abdel Kechiche
CHANGE-MOI MA VIE de Liria Begeja
LA RÉPÉTITION de Catherine Corsini
- 1999 INSÉPARABLES de Michel Couvelard
DRÔLE DE FÉLIX de Olivier Ducastel et Jacques Martineau
FAITES COMME SI JE N'ÉTAIS PAS LÀ de Olivier Jahan
- 1998 COUVRE-FEU de Edward Zwick
NOS VIES HEUREUSES de Jacques Maillot
Sélection Officielle Festival de Cannes 1999
- 1996 LE DÉMÉNAGEMENT de Olivier Doran
ARTEMISIA de Agnès Merlet
- 1995 ANNA OZ de Éric Rochant
- 1994 BYE BYE de Karim Dridi
- 1993 LES SILENCES DU PALAIS de Moufida Tlatli
- 1992 LES HISTOIRES D'AMOUR FINISSENT MAL EN GÉNÉRAL de Anne Fontaine
L'HEURE DU COCHON de Leslie Megahey
- 1991 LA THUNE de Philippe Galland

Martinez par Bernard Blancan

Arriver sur un projet aussi énorme avec des stars était une sacrée pression. Plus que de ma première scène, je me souviens de la première journée. Pour des raisons techniques, nous avons d'abord tourné la rencontre de Martinez avec ses hommes, tous novices, au camp de Sicile. C'était une entrée en matière assez sévère. Je n'avais fait que croiser mes partenaires et je me suis retrouvé à leur hurler dessus comme un vrai sergent ! J'étais pétri de doutes et cramponné aux indications de jeu de Rachid. J'aboyais, je me souvenais des petits gradés que j'avais endurés à l'armée et j'y allais à fond. C'est lors de cette scène que tous les rapports se mettent en place.

Martinez est un personnage qui démarre dans la caricature et se révèle peu à peu. Au-delà de ses postures, c'est un homme qui cherche sa place. D'un point de vue humain, il ne vit pas très bien son rôle d'aboyeur. Sa relation d'autorité l'isole et l'empêche d'avoir des liens amicaux. C'est ce qui va le rapprocher de Saïd, interprété par Jamel. Avec ce garçon simple, il peut avoir une autre approche que celle des ordres. Au sein de l'armée, Martinez est aussi entre le marteau et l'enclume. Vis-à-vis de sa base, il est un chef aux ordres de sa hiérarchie jusque dans les injustices, mais aux yeux de ses supérieurs, il plaide souvent la cause de ses hommes, allant même jusqu'à réclamer pour eux, y compris pour ceux avec qui il ne s'entend pas. Je crois qu'il a d'abord vu l'armée comme un moyen de s'élever socialement, mais que sa conscience lui en montre les limites. Martinez voudrait échapper à ce qu'il est. Il a d'ailleurs totalement renié ses origines et ne supporte pas que quelqu'un les découvre...

Le plus souvent, le tournage ne s'est pas déroulé dans la chronologie, et il fallait être vigilant sur le point d'évolution du personnage. J'essayais de l'approcher par les aspects les plus concrets. Rachid ne se perdait jamais et il était toujours là pour me dire où en était Martinez. Il était assez impressionnant. Au milieu de ce tournage lourd et complexe, il gardait toujours le cap, le sens de ses personnages et du contexte. Pourtant, les choses n'ont pas été simples, il y avait une logistique très importante, parfois chaotique, des centaines de figurants, et on a eu de la neige à Ouarzazate et trop chaud dans les Vosges ! Malgré tout cela, Rachid arrivait à conserver une direction très précise. C'était très rassurant.

De par le rôle, j'ai plus de rapports avec Saïd/Jamel et Sami Bouajila. Ils ont tous les deux été des partenaires remarquables. Jamel apporte son énergie au tournage et tout le monde appréciait sa présence. Ce n'est pas son humour qui marque le plus, mais l'humanité qui n'est jamais loin derrière. Sami Bouajila est un travailleur. Je lui dois un de mes souvenirs les plus intenses sur ce tournage. Même s'il ne reste pas tout au montage, la scène où nous nous battons dans la rue devant tous les hommes m'a marquée. Au-delà de la raclée qu'il m'a mise, j'ai été impressionné par son engagement aussi physique que psychologique.

Jouer un sergent dans ce contexte était pour moi un vrai rôle de composition parce que j'ai toujours été un pacifiste convaincu. Je ne partage pas l'histoire familiale des gens qui sont les descendants de cette période, mais cela n'empêche pas que le sujet du film m'a profondément touché. Le parcours de ces hommes trouve un écho en moi, leur histoire doit vraiment être dite. Ce film m'a donné l'occasion d'apprendre, mais aussi de rencontrer. En tournant avec tous ces Marocains, en discutant avec eux, je me suis rendu compte à quel point il est agréable d'échanger et de travailler ensemble. Ces aspects humains étaient plus marquants que les événements du film en eux-mêmes. Ils sont la preuve que lorsque les choses sont dites, la violence qui naît des malentendus ne peut plus surgir.

Avant ce film, je n'ai jamais eu autant peur d'un rôle. Je me suis posé énormément de questions. INDIGÈNES m'a permis de prendre un peu plus confiance en moi. Je crois qu'il fera cet effet-là à beaucoup de monde. En disant, on apaise, et ce film-là fait plus que dire, il fait vivre.





Filmographie de Bernard Blancan

- 2006 INDIGÈNES de Rachid Bouchareb
Prix d'Interprétation Masculine, Festival de Cannes 2006
- 2004 CACHE-CACHE de Yves Caumon
LA RAVISSEUSE de Antoine Santana
QUARTIER VIP de Laurent Firode
LA MAISON DE NINA de Richard Dumbo
- 2003 COMME UNE IMAGE de Agnès Jaoui
JE SUIS UN ASSASSIN de Thomas Vincent
INGUELEZI de François Dupeyron
- 2002 RENCONTRE AVEC LE DRAGON de Hélène Angel
- 2001 LE PHARMACIEN DE GARDE de Jean Veber
LE CHIGNON D'OLGA de Jérôme Bonnel
UN MOMENT DE BONHEUR d'Antoine Santana
- 2000 AMOUR D'ENFANCE d'Yves Caumon
FAIS-MOI DES VACANCES de Didier Bivel
- 1999 KENNEDY ET MOI de Sam Karmann
- 1998 UN DÉRANGEMENT CONSIDÉRABLE de Bernard Stora
PEAU D'HOMME CŒUR DE BÊTE de Hélène Angel
- 1994 LE CRI DE TARZAN de Thomas Bardinet



Liste artistique

Jamel Debbouze	Saïd
Samy Naceri	Yassir
Roschdy Zem	Messaoud
Sami Bouajila	Abdelkader
Bernard Blancan	Martinez
Mathieu Simonet	Leroux
Benoît Giros	Capitaine Durieux
Mélanie Laurent	Jeune fille village Vosges
Antoine Chappey	Le Colonel
Assaad Bouab	Larbi



Équipe technique

Producteur délégué Jean Bréhat
Coproducteur Jamel Debbouze
Producteur associé Thomas Langmann
Producteur exécutif Muriel Merlin
Directeur de production Antoine Beau
Directeur de production Maroc Abdelwahab Adil
Directeur de post-production Cédric Ettouati
Casting Nora Habib
Premier assistant réalisateur Mathieu Schiffman
Premier assistant Maroc Mohammed Nesrate
Scripte Virginie Barbay
Son Olivier Hespel
Olivier Walczak
Franck Rubio
Thomas Gauder
Créatrice de Costumes Michèle Richer
Effets visuels L'Est
Effets spéciaux Les Versaillais
Chef décorateur Dominique Douret
Montage Yannick Kergoat
Directeur de la photographie Patrick Blossier, A.F.C.
Musiques originales Armand Amar
Khaled
Scénario et dialogues Olivier Lorelle
Rachid Bouchareb
Photographe de plateau Roger Arpajou

Une coproduction France Maroc Algérie Belgique
Producteur Tessalit Productions
Coproducteur Kissfilms
En coproduction avec France 3 Cinéma et France 2 Cinéma
Studiocanal

Taza Productions (Maroc)
Tassili (Algérie)
Versus Production et Scope Invest (Belgique)
En association avec La Petite Reine
avec le soutien du Royaume du Maroc
avec le soutien exceptionnel de la Région Île de France
avec les soutiens des Région Franche-Comté

Région Provence Alpes Côte d'Azur
Région Alsace
Conseil Général des Vosges
Région Aquitaine
Tax shelter du Gouvernement Fédéral de Belgique
Royal Air Maroc
Maroc Telecom
La Ligue des Droits de l'Homme
La Caisse des Dépôts et Consignations
Fonds d'action et de soutien pour l'intégration
et la lutte contre les discriminations (F.A.S.I.L.D)
réalisés avec le Soutien du CNC
de Canal+ Cinécinémas
Centre National de la Cinématographie
Cofinova 1 et Cofinova 2
Studiocanal (Mars Films)
Films distribution
TF1 Vidéo
Tessalit Productions

Distributeur France
Ventes internationales
Vidéo
Ventes France

Textes et entretiens Pascale et Gilles Legardinier

Nous remercions la Région de Quarzazate pour son soutien.
La Région de Quarzazate présente un potentiel exceptionnel pour l'industrie cinématographique représenté par les œuvres grandioses tournées dans la région telles que LAWRENCE D'ARABIE, UN THÉ AU SAHARA, ASTÉRIX ET OBÉLIX (MISSION CLÉOPATRE) et bien sûr INDIGÈNES.